

qu'on revint de tous côtez à l'assaut, en poussant tout le gros de son armée contre les remparts. On ne peut nier que ces Indiens ne témoignassent une valeur extraordinaire en ce combat, qui se faisoit contre l'usage ordinaire, durant la nuit, contre une place forte par l'art & par la nature. Ils s'aïdoient des épaules de leurs compagnons pour monter sur le rempart où ils recevoient sans s'étonner les blessures, qu'ils rendoient plus profondes, en se poussant dans les armes des Espagnols : ainsi les premiers tomboient, sans que ceux qui les suivoient parussent rebutez par leur disgrâce. Le combat dura long-tems de cette maniere, où le delordre des ennemis ne nous étoit pas moins favorable, que la difference des armes, jusqu'à ce que Xicotencal voïant qu'il luy étoit impossible de venir à bout de son dessein, fit sonner la retraite. Alors Cortez, qui avoit l'œil à tout, connoissant la foiblesse des Indiens, qui se retiroient par troupes sans aucun ordre, sortit avec une partie de ses gens de pied & tous ses Cavaliers, qui se tenoient prêts, aïant garni de sonnettes le poitrail de leurs chevaux, afin que la nouveauté de ce bruit donnât encore plus de terreur aux Indiens. Cette charge imprévüe jetta parmi eux une si terrible fraïeur, qu'ils ne songerent qu'à fuir de tous côtez, sans faire aucune resistance. La campagne fut couverte de morts, & de blesez qui ne pûrent suivre les autres : & il n'y eut de nôtre côté, qu'un Zempoale tué, & deux ou trois Espagnols blesez ; ce qui parut un miracle à tous ceux qui virent l'effroyable quantité de fleches, de dards & de pierres qui étoient tombées dans l'enceinte du camp. Les Soldats celebrerent une victoire qui leur avoit si peu coûté, par des démonstrations singulieres de joie & de satisfaction ; quoyqu'ils ne scûssent pas encore de quelle importance il leur étoit, d'avoir donné une épreuve de leur valeur durant la nuit, ni l'obligation qu'ils avoient aux Magiciens de Tlascala, dont la sotise leur servit beaucoup en cette rencontre, puisqu'elle éleva la réputation des Espagnols jusqu'au dernier point de gloire, & leur fit obtenir la paix, qui est le meilleur fruit de la guerre.

CHAPITRE XX.

Le Senat ordonne à son General de faire cesser les hostilités. Il n'obeit point, & prend la resolution d'insulter le quartier des Espagnols. On découvre & on châtie ses espions : & l'on commence à parler d'un traité de paix.

Après que les Tlascalteques eurent vû disparoître ces grandes esperances, qui n'étoient fondées que sur le succez d'une attaque qu'ils s'imaginoient devoir être favorisée du secours de la nuit, le Peuple commença à crier qu'il falloit faire la paix : & les Nobles, qui n'étoient pas moins étonnez que le vulgaire, se trouvoient alors dans les mêmes sentimens, quoyqu'ils fissent moins de bruit. Les Senateurs voïoient tous leurs raisonnemens vains, & tous leurs expediens malheureux ; ce qui leur causoit un chagrin, dont le premier effet fut de punir leur sote credulité sur ces Sorciers, qui en avoient abusé. Ce n'étoit pas pour eux une nouveauté, d'être trompez par ces imposteurs ; mais cette fourbe étoit d'une trop grande consequence, pour ne pas exciter la colere de ceux qui en avoient été surpris. Ils en sacrifierent donc deux ou trois des plus anciens sur les Autels de leurs Dieux ; ce qui servit de réprimande aux autres, qui apprirent ainsi aux dépens de leurs superieurs, qu'il falloit mentir en presence du Senat avec plus de précaution, & moins d'effronterie.

Après cette execution les Senateurs s'assemblerent, à dessein d'examiner serieusement une affaire de cette consequence, & tous conclurent à la paix. Ils donnerent alors aux lumieres de Magiscatzin, l'avantage d'avoir connu la verité : & les plus incredules avoüerent, que ces Etrangers étoient sans difficulté, les hommes celestes prédits par leurs propheties. On ordonna donc, qu'on envoieiroit à Xicotencal un ordre exprés de faire cesser toute sorte d'hostilité, & de se tenir seulement sur ses gardes : en luy déclarant que le Senat vouloit faire un traité de paix,

qui avoit été resolu dans l'assemblée; & qu'on alloit nommer des Ambassadeurs, afin de la proposer, & de l'arrêter aux meilleures conditions qu'ils pourroient obtenir en faveur de la Republique.

Xicotencal étoit si obstiné contre les Espagnols, & si aveuglé par l'estime qu'il faisoit de la force de ses armes, qu'il refusa d'obéir à cet ordre, & répondit insolemment: *Que luy & ses Soldats étoient le véritable Senat; & qu'ils auroient soin de soutenir la gloire de leur nation, puisqu'elle étoit abandonnée par les Peres de la Patrie.* Il se préparoit à donner un second assaut durant la nuit au camp des Espagnols: ce n'étoit pas qu'il fit encore aucun fondement sur les impostures des Sorciers; mais il croïoit qu'il luy étoit commode de tenir nos gens enfermez, afin de les prendre tous en vie plus aisément. Comme il vouloit marcher à cette action avec plus de troupes & de connoissance, & qu'il sca voit que l'ardeur du gain attiroit de tous côtez au camp des Espagnols, les Païsans des Villages voisins, pour y porter des vivres, il fit choisir quarante Soldats Indiens, des plus hardis & des plus attachez à ses interêts: il fit déguiser ces Soldats en Païsans, & il les envoya au camp, chargez de fruits, de poules & de mayz; afin qu'ils pussent entrer dans la Place, en observer les défauts & les fortifications, & remarquer par quel endroit on pourroit l'attaquer avec plus de facilité. Quelques Auteurs disent que ces Indiens s'introduisirent en qualité d'Ambassadeurs de Xicotencal, qui feignit de rechercher un accommodement; ce qui rendroit plus excusable l'inadvertance des Espagnols en cette occasion. Quoiqu'il en soit, les Indiens travestis entrèrent dans le camp, & trafiquerent familièrement avec nos Soldats, une bonne partie de la matinée, sans qu'on fit aucune attention sur ce qui les arrêtoit en ce lieu-là, jusqu'à ce qu'un Zempoale reconnut qu'ils observoient curieusement la hauteur de la muraille, dont ils s'approchoient avec une affectation qui marquoit quelque dessein. Il en donna aussi tôt avis au General: & comme les soupçons de cette nature ne sont jamais legers, puisqu'il n'y a point d'ombre qui n'ait un corps, il ordonna qu'on s'en fassit; ce qui fut executé au même tems. On examina séparément ces Indiens, qui avoüerent la verité sans beaucoup de resistance; quelques-uns pressez par la douleur des tourmens; & les autres par la seule crainte. Ils convenoient

tous, que cette même nuit les ennemis devoient donner un second assaut au camp des Espagnols; & que Xicotencal s'y trouveroit en personne avec vingt mille hommes: qu'il avoit donné rendez-vous aux espions, à une lieue du quartier; afin de disposer ses attaques sur le rapport qu'ils luy feroient, des défauts de la muraille, & des endroits les plus foibles.

Cette entreprise fit d'autant plus de peine à Cortez, qu'il se trouvoit alors peu de santé, & qu'il coûte beaucoup moins à souffrir un mal, qu'à le cacher. Il ne gardoit jamais le lit dans ses maladies; & il ne songeoit à se guerir que lorsqu'il n'avoit plus d'autre chose à faire. Les Auteurs rapportent sur ce sujet, que durant cette guerre de Tlascalala, les ennemis l'attaquerent une fois, lorsqu'il venoit de prendre une medecine; & qu'il monta à cheval, & se trouva en toutes les occasions les plus dangereuses de cette bataille, sans se souvenir du remede qu'il avoit pris, & qui ne fit son operation que le jour suivant, lorsque le repos du sujet luy rendit toute sa vertu, qui étoit comme suspenduë. On n'auroit pas touché cette circonstance, si Frere Prudence de Sandoval, dans son Histoire de l'Empereur, ne l'avoit debitée comme un miracle, que Dieu, dit cet Auteur, fit en faveur de Cortez. Les Philosophes ne sont pas de cette opinion; & c'est à eux qu'il appartient de prouver par des raisons, comment en ces rencontres la faculté naturelle peut oublier ses autres fonctions, étant alors uniquement occupée à suivre les mouvemens de l'imagination, remplie d'autres objets qui l'émeuvent bien plus puissamment: ou comment les esprits se recueillant à la tête & au cœur, emportent avec eux toute la chaleur necessaire pour donner de l'activité au remede. L'on void d'ailleurs, que le recit sincere du moindre incident peut être permis à un Historien, lorsqu'il sert, comme ici, à faire connoître combien ce General étoit appliqué dans le combat, aux fonctions de son emploi, qui véritablement demande un homme tout entier, quelque grandeur d'ame qu'il ait: & ces considerations ne sont pas indignes de l'Histoire lorsqu'elles proposent des exemples qui animent à les imiter.

Lorsque le General eut penetré les desseins de Xicotencal, par l'aveu de ses espions, il donna ordre à tout ce qui étoit necessaire pour la défense de son camp: après quoy il mit en

délibération, quel châtement il devoit imposer à ces miserables, qui meritoient la mort suivant les loix de la guerre. Neanmoins il jugea que leur supplice ignoré des ennemis, étoit une juste punition, mais qu'il n'imprimoit aucune terreur: & comme il étoit alors bien plus utile de se rendre redoutable, que de se satisfaire, il ordonna que l'on coupât les mains à ceux qui avoient été les plus obstinez à celer la verité, au nombre de quatorze ou quinze: les autres eurent seulement les poüces coupez. C'est ainsi que Cortez renvoïa ces espions à Xicotencal, avec ordre de luy dire de sa part: *Qu'on s'ennuioit de l'attendre: & que le General des Etrangers leur avoit laissé la vie, afin que les observations qu'ils avoient faites sur les fortifications, ne fussent pas perduës pour luy.* Ce spectacle sanglant causa tant d'horreur dans l'armée des Indiens, qui marchoient déjà pour l'attaque, qu'ils demeurèrent également frappez de la nouveauté & de la rigueur du châtement: sur tout Xicotencal fut extrêmement surpris, de voir ses desseins éventez; & ce fut là le premier coup qui l'atteignit au vif, & qui ébranla sa resolution. Il se mit en tête que les Etrangers n'auroient pû connoître ses espions, sans avoir quelque chose de divin. Cette vision commença à le chagriner, & à le faire balancer sur le parti qu'il avoit à prendre. Déjà il penchoit du côté de la retraite, lorsqu'elle devint une nécessité pour luy par un autre incident, qui le força, contre sa volonté, de faire ce que son obstination refusoit d'accorder à la raison. Divers Ministres envoïez de la part du Senat, arriverent en même tems; & ces gens, autorisez par leur caractère, luy ordonnerent de quitter le bâton de General, parce que sa desobeïssance & l'insolence de sa réponse avoient obligé l'assemblée à révoquer la nomination en vertu de laquelle il commandoit les troupes de la Republique. Ils défendirent encore aux Capitaines de luy obeïr, sous peine d'être déclarez traîtres à la Patrie. Comme ces ordres arriverent au moment que les esprits étoient effraïez par l'horrible spectacle de leurs compagnons estropiez, & Xicotencal étonné de voir son secret penetré, personne n'osa repliquer; & tout le monde se soumit aux decrets du Senat: en sorte que tout l'appareil de la guerre se dissipa en un moment. Les Caciques prirent le chemin de leurs Provinces, & les Tlascalteques ce-luy de leur Ville, sans attendre d'autre commandement; & Xi-

cotencal, qui n'étoit plus si fier, se trouva trop humble, qu'on luy ôtât les armes des mains, & se retira à Tlascala, accompagné seulement de ses parens & de ses amis, qui le presenerent au Senat, cachant son dépit sous cette démonstration d'obeïssance.

Les Espagnols passerent cette nuit sous les armes, avec beaucoup d'inquietude; & le jour suivant ils se reposerent, sans négliger leur sûreté: parce qu'ils n'étoient pas encore bien informez de tous ces mouvemens, quoyque les Indiens qui apportoient des vivres les assurassent que l'armée des Tlascalteques étoit rompuë, & qu'ils demandoient la paix. Cette incertitude dura jusqu'au lendemain, que les sentinelles découvrirent au point du jour, sur le chemin de Tlascala, une troupe d'Indiens qui venoient au camp, & qui paroïssent chargez de quelques fardeaux. Cortez ordonna aux sentinelles de se retirer au Fort, afin de laisser aux Indiens la liberté de s'approcher. Leur troupe étoit conduite par quatre personnages venerables, fort parez à leur maniere, & dont l'habit & les plumes blanches marquoient qu'ils venoient demander la paix. Ils étoient suivis par leurs serviteurs, après lesquels vingt ou trente Tamenes marchoient, chargez de toutes sortes de vivres. Ils s'arrêtoient de tems en tems, comme des gens qui ont de la crainte; & ils faisoient de grandes inclinations de corps vers le camp des Espagnols, tâchant de se remettre de leur fraïeur durant ces ceremonies. Ils se baïsoient jusqu'à mettre leurs mains à terre, qu'ils portoient à leurs levres en se relevant, ce qui étoit la reverence dont ils usoient seulement en présence de leurs Princes. Lorsqu'ils furent contre la muraille, ils rendirent leurs derniers hommages, en encensant le Fort. En ce moment Marine parut sur la muraille, & leur demanda en leur langue, *de quelle part ils venoient, & pour quelles affaires?* Ils répondirent: *Qu'ils étoient envoïez par le Senat & par la Republique de Tlascala, afin de traiter de la paix;* Sur quoy on les laissa entrer.

Cortez les reçut avec tout l'aparat & la severité qu'il jugea nécessaire à leur imprimer du respect & de la crainte: & les Indiens, après avoir réitéré leurs reverences & leurs encensemens, exposèrent le sujet de leur Ambassade, qui se reduisit à diverses excuses de ce qui s'étoit passé; & quoyqu'elles fussent frivoles, elles servirent néanmoins à faire connoître leur

repentir. Ils dirent : *Que les Otomies & les Chontales, Peuples Barbares qui leur étoient alliez, s'étoient assemblez, & avoient fait la guerre contre la volonté du Senat, dont l'autorité n'avoit pas été assez puissante pour reprimer les premiers mouvemens de la ferocité de ces brutaux. Qu'on leur avoit enfin fait mettre bas les armes; & que la Republique souhaitoit ardemment la paix: Qu'ils ne la demandoient pas seulement au nom du Senat; mais encore en celui de la Noblesse & du Peuple. Que le General pouvoit dès ce moment entrer dans leur Ville, avec tous ses Soldats, qui y demeureroient autant qu'il leur plairoit; avec cette assurance, qu'ils y seroient traités & reverez comme les enfans du Soleil, & les freres de leurs Dieux. Ils conclurent ainsi leur discours, dont tout l'artifice ne put déguiser le tort qu'ils avoient sur le sujet de la guerre passée, & qui ne laissa pas de témoigner la sincerité de leur proposition à l'égard de la paix.*

Le General conservant toujours un air grave & severe, & dissimulant la satisfaction qu'il recevoit de leur soumission, répondit: *Qu'ils devoient être persuadez de ce qu'il leur ordonnoit de rapporter de sa part au Senat, qui étoit, que la grace qu'on leur faisoit n'étoit pas une petite marque de sa bonté, qui vouloit bien les recevoir & leur donner audience, lorsqu'ils avoient sujet de redouter sa colere en qualité de criminels, & de recevoir ses loix en qualité de vaincus. Que la paix qu'ils proposoient étoit conforme à son inclination: mais qu'ils la recherchoient après une guerre trop injuste & trop insolente, pour l'obtenir si aisement, & pour ne la pas acheter. Qu'on verroit comment ils persévèroient à la desirer, & comment ils agiroient pour la meriter. Qu'il tâcheroit cependant de retenir la juste colere de ses Capitaines, en dissimulant les raisons qu'ils avoient de prendre les armes, & retardant le châtiment sans baisser le bras, afin qu'une prompte satisfaction de leur faute les pût faire profiter du tems qu'il y a entre la menace & le coup.*

Cortez leur fit cette réponse, afin de prendre le tems de se guerir, & d'examiner la sincerité de la proposition qu'ils luy faisoient pour ce sujet. Il jugea à propos de renvoyer ces Ambassadeurs en doute du succès de leur negociation; craignant encore que les Senateurs de Tlascala ne se rendissent plus fiers & plus rudes, s'ils le trouvoient facile & relâché sur le sujet de l'accommodement: puisqu'aux affaires de cette nature, ce qui paroît être un détour, est souvent une
voie

CHAPITRE XXI.

De nouveaux Ambassadeurs de Motezuma viennent au quartier, pour essayer de rompre le traité avec les Tlascalteques. Le Senat demeure dans la resolution de rechercher la paix; & Xicotencal se charge luy-même de la negociation.

LA réputation des Espagnols s'accrut extrêmement par ces victoires: & Motezuma informé exactement de tout ce qui se passoit à Tlascala, par les avis de ses Ministres, & par la diligence de ses Couriers, entra en de plus vives apprehensions du peril qui le menaçoit, quand il vid soumise & vaincue par un petit nombre d'hommes, cette belliqueuse Nation qui avoit résisté tant de fois à toutes ses forces. Il écoutoit avec admiration le recit des exploits de ces Etrangers; & il craignoit qu'après avoir réduit les Tlascalteques à leur obeir, ils n'emploiasent les armes de ces rebelles à de plus grandes entreprises, contre les interêts de son Etat. Ce qui merite en cet endroit de grandes reflexions, est qu'au milieu de tant d'inquietudes & de soupçons, ce Prince ne se souvint point de ses forces, & qu'il n'assembla point d'armée pour sa défense, & la sûreté de sa personne. Au contraire, sans faire aucuns efforts, ni oser déclarer la guerre, comme s'il eût été retenu par quelque genie superieur à son esprit, il s'attachoit entierement aux artifices de la politique, ne balançant que sur le choix des moïens les plus doux. Toute son application en cette conjuncture, alloit à rompre l'union qui se formoit entre les Espagnols & les Tlascalteques: & cela n'étoit pas mal imaginé; car lorsque la resolution manque, la prudence en est plus fine & plus éveillée. Pour cet effet il résolut d'envoier une nouvelle Ambassade, & un regale à Cortez, sous pretexte de se réjoûir de l'heureux succès de ses armes, & de le prier de luy aider à châ-